



The Ends of the Humanities

Perspectives from the Humanities and Social Sciences

*Herausgegeben von Isabell Baumann,
Till Dembeck und Georg Mein*



Quel avenir pour les humanités ?

Vers une nouvelle écologie du geste de création : l'art aux prises avec les nanosciences

Marion Colas-Blaise

The Ends of Humanities - Volume 1: The Ends of the Humanities
Edited by Till Dembeck, Georg Mein, Johannes Pause, Christoph Purschke



Melusina Press 2021

Published in 2021 by **Melusina Press**

11, Porte des Sciences

L-4366 Esch-sur-Alzette

<https://www.melusinapress.lu>

Melusina Press is an initiative of the University of Luxembourg.

Concept: Niels-Oliver Walkowski, Johannes Pause

Copyediting: Carolyn Knaup, Niels-Oliver Walkowski

Cover: Valentin Henning, Erik Seitz

The digital version of this publication is freely available at <https://www.melusina-press.lu>.

ISBN (Online): 978-2-919815-24-1

DOI (Publication): 10.26298/melusina.fk0z-3m05

DOI (Volume): 10.26298/melusina.qmp0-vm61

DOI (Series): 10.26298/2716-7550

ISSN (Online): 2716-7550

Das vorliegende Werk steht unter einer CC BY-SA 4.0 Lizenz. Informationen zu dieser Lizenz finden Sie unter <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.de>. Die in diesem Werk enthaltenen Bilder und Ressourcen unterliegen der selben Lizenz, sofern sie keiner anderen Quelle entnommen oder mit einer anderen Lizenz versehen sind.



Quel avenir pour les humanités ?

Vers une nouvelle écologie du geste de création : l'art aux prises avec les nanosciences

« Les Humanités sont en crise ! » Ce jugement, un peu péremptoire, se fonde sur ce qui ressemble de plus en plus à un lieu commun, qui est colporté partout, sans toujours être interrogé suffisamment. Sauf par ceux qui sont directement concernés : les universitaires – philosophes, sémioticiens, linguistes, spécialistes en littérature, en éthique, en arts, mais aussi, si l'on adopte une conception élargie, les historiens et les chercheurs en sciences sociales à orientation « humaniste ». Ainsi, l'on peut se réjouir de la massification de l'enseignement, ou, nous dit Alain Renaut (2008), s'en trouver déconcerté, dès lors que l'insertion professionnelle n'est pas à la hauteur des espoirs.

La crise s'expliquerait facilement par les conditions matérielles qui contraignent la recherche et l'enseignement universitaire de nos jours (coupes budgétaires, restriction de postes, rareté des priorités de recherche ...). Trop facilement, dans la mesure où la crise peut être une crise des valeurs, les humanités se voyant refuser la *confiance* – une espèce de fiducie originnaire, en amont des valorisations proprement dites – qu'on leur témoignait traditionnellement. Désormais, la coupure serait totale entre les sciences dites « exactes », qui, avance-t-on fréquemment, vérifient la spéculation par l'expérimentation, sans laisser de place à l'herméneutique, et les sciences humaines dites « molles », qui explorent le champ symbolique en faveur de l'imagination et de l'interprétation. On aurait, d'un côté, l'exactitude, la rigueur, la distanciation et l'objectivité et, de l'autre côté, la fiction, le mythe, l'approximation, la subjectivité et l'engagement (Bryon-Portet 2010). La crise en ferait son terreau.

Pourtant, la crise ne se résume pas à la béance. Plutôt que de parler d'un manque (manque de visibilité des humanités, de foi dans leur action...), nous devons restituer l'acception d'origine de *Krisis*, comme nous y engage Edgar Morin (1976 : 149) : le sens étymologique de « crise » est « décider », « faire un choix », et on note d'emblée la convergence sémantique avec « critiquer », au sens de « discerner, séparer ». La crise correspond dès lors à ce moment – euphorique – où le processus de la création ou de l'invention, encore incertain, *se décide* et se projette, où une conscience critique se met en place. Elle agit contre les déterminismes, en faveur des déstabilisations et des aléas, du surgissement de la *nouveauté*. La crise est un antidote contre le figement, dont les idéologies sont une manifestation.

Telles sont les idées que nous aimerions développer ici, en déclinant notre propos en trois temps. D'abord, il s'agira de dégager la posture du chercheur-acteur. Ensuite, nous nous attarderons sur deux défis majeurs que les sciences humaines du contemporain doivent relever : d'un côté, la patrimonialisation, l'archivage et la transmission ; de l'autre côté, la nécessité de décrire, d'expliquer et d'accompagner les mutations récentes que connaissent l'être avec l'A/autre et le vivre ensemble. Finalement, misant sur la nécessité d'un dialogue entre les sciences, nous montrerons concrètement comment l'art

peut entrer en résonance avec les sciences technologiques, d'une part, et avec les sciences naturelles, d'autre part.

1. Comment penser la recherche en humanités de nos jours ? Questions et attentes

Commençons par circonscrire un champ de questionnement, en partant des attentes créées et des demandes que la société occidentale adresse au chercheur en humanités de nos jours. Quel rôle les humanités ont-elles à jouer quand la transparence, en relation avec des croyances et des concessions, est érigée en forme de vie (Fontanille 2015a), quand la transmission devient une priorité, quand, à l'ère de la post-vérité, les appels à l'émotion détournent l'attention des faits objectifs, quand, nouvel humanisme oblige, l'imaginaire de la perfectibilité humaine nous demande de repenser le rapport à la machine ?

À l'évidence, on ne saurait se contenter d'un constat alarmiste. Il faut tout au contraire essayer de cerner les mutations auxquelles la recherche et l'enseignement dans les humanités sont soumis, d'en scruter les causes profondes et de dégager les nouvelles possibilités de penser le rapport de l'homme au monde.

D'un point de vue historiciste, quel rapport de filiation entre la réflexion contemporaine des chercheurs en humanités, les politiques de recherche qu'ils engagent, et des formes de recherche antérieures ? Il faut remonter aux tentatives humboldtiennes de modernisation de l'université du Moyen Âge, à l'occasion de la création de l'Université de Berlin en 1810. *L'universitas scientiarum* devient alors, nous rappelle Alain Renaut (2008), une « totalisation organisée, voire systématique, des différents champs du savoir se structurant comme une unité organique ». D'après ce chercheur, Jürgen Habermas a été, dès 1963, un des premiers à pointer l'inadéquation entre l'idée humboldtienne de l'Université et les demandes qui sont adressées aux chercheurs et aux formations universitaires par la société. De nos jours, l'éclatement de l'unité utopique du savoir, de celle qui a valu à la philosophie d'être créditée d'une position de surplomb, ou encore la fragmentation des rationalités et des disciplines, disent l'urgence de déplacements d'accent : vers les rationalités techno-scientifiques, nous dit Alain Renaut.

Est-ce la seule voie possible ? Doit-on admettre l'informatique au sein du champ des humanités ? Sous la pression, par exemple, du traitement des *big data*, les études quantitatives l'emportent-elles sur l'analyse herméneutique qualitative ? Au sein même des sciences humaines, le chercheur doit-il renoncer à la capacité *critique* exercée par les disciplines regroupées sous la bannière, traditionnellement, de la philosophie, des lettres, des arts ? Ou se pourrait-il que le rôle proprement réflexif, méta-(linguistique, discursif, énonciatif), qui constitue selon Alain Renaut une des finalités – sinon *la* finalité clef – des humanités, soit attribué, en ce début du XXI^e siècle, aux sciences sociales et historiques ? Autant d'inflexions possibles qui déterminent l'avenir de la recherche en humanités.

Les changements qui affectent non seulement le champ des humanités, qui s'élargit ou se reconfigure, mais le statut et la légitimité des humanités, au sein de l'université et dans la société, vont de pair avec, ou, se reflètent dans les avatars de, la posture du chercheur.

Celle-ci trouve-t-elle ses racines dans celle de l'honnête homme, « universaliste », qui ne se pique de rien et cultive une sage distance ? Dans celle de l'homme cultivé, dont le savoir a formé l'esprit (*Bildung durch Wissenschaft*, selon l'utopie humboldtienne) ? Dira-t-on plutôt que, dans le sillage de l'intellectuel du XX^e siècle, le chercheur du contemporain alimente le débat d'idées et cristallise la conscience critique en s'engageant ? Tracer de telles filiations, c'est évidemment parcourir les siècles à grands pas. « À quoi servent (encore) les intellectuels ? », tel est le titre d'un article de Michel Winock paru dans la revue *Le Débat* en 2000. De manière un peu provocatrice, on peut reformuler la question : à quoi servent (encore) les chercheurs en humanités ? Le propos mérite d'être développé et nuancé.

Dans un environnement social davantage participatif, l'autorité intellectuelle du grand écrivain – on songe à Sartre, figure emblématique – ou du grand artiste semble contrebalancée, aujourd'hui, par la double action de ce que nous appelons un chercheur-acteur. L'hypothèse que nous aimerions vérifier est que, tout en mettant en avant sa spécialisation – plutôt que d'être un « intellectuel universel » selon la distinction introduite par Michel Foucault –, le *chercheur-acteur* ne se contente pas d'analyser, de décrire et d'expliquer, bref, de penser les nouveaux modes du « vivre ensemble » et d'en construire le sens face à l'ébranlement des certitudes. Son action est également publique, à défaut d'être ouvertement politique. Il prend appui non seulement sur un savoir nécessairement polymorphe, mais sur le *savoir-faire*. Son action est une pratique, comme nous le verrons bientôt, et une *intervention*. D'une part, comme le note Pierre Nora (2000 : 13) dans un article intitulé *Adieu aux intellectuels ?*, publié en 2000, les intellectuels sont « dépouillés de leur magistrature traditionnelle de directeurs de la conscience collective ». D'autre part, ils interviennent publiquement, en faisant des « recommandations », selon l'expression du sémioticien Jacques Fontanille. Ils interviennent en particulier dans les médias et sur les réseaux sociaux : Pierre Nora écrit que dans une « démocratie sans adversaires déclarés », l'« ordre médiatique, dans sa toute-puissance, est venu opérer une redistribution des rôles » (idem).

À condition de rapprocher le chercheur-acteur de l'intellectuel, on peut avancer qu'il se positionne à l'interface d'un souci de maîtrise théorique des nouveaux savoirs, qui ne peut faire l'impasse sur les techniques et technologies qui façonnent le rapport de l'homme contemporain au monde, et d'une éthique de responsabilité. Les humanités ont une fonction de conseil, à défaut d'avoir (encore) une fonction de contrôle de la conscience collective.

Mais pour mieux cerner l'action du chercheur-acteur, interrogeons-nous davantage sur quelques *finalités* des sciences humaines et sociales du contemporain.

2. Quelles finalités pour les humanités aujourd'hui ?

Les sciences humaines ont pour finalité essentielle la conception de modélisations en *adéquation* parfaite avec les objets de sens (cf. les modélisations du style d'un auteur), mais aussi celle de modélisations qui recherchent une plus grande *cohérence* (Fontanille 2003a). La visée des modélisations est plus ou moins générale et elles gèrent diversement l'accès à un niveau méta-(discursif, linguistique, énonciatif ...). Il leur incombe de rendre compte des formations signifiantes discursives et non-discursives, du dit et du non-dit selon Foucault (1977), qui alimentent la praxis énonciative (Fontanille 2003b) et infléchissent la production d'objets culturels. La sémiotique greimassienne et post-greimassienne nous donne les moyens conceptuels de prendre en considération la diversité des formes de médiation et de médiatisation culturelles et socio-historiques qui renvoient à des institutions culturelles, par exemple au monde du livre, au « champ littéraire » selon Bourdieu et à ses enjeux de pouvoir. Plus largement, il s'agit de retracer la part que l'environnement institutionnel, les médias (également les musées, les bibliothèques, etc.) et leurs circuits de diffusion, de transmission et d'archivage, les formats (notamment génériques) et les médiums-supports (le livre imprimé et le livre en ligne, l'art numérique...) prennent dans le processus de la textualisation (le processus sémiotique de production du texte (verbal, visuel, architectural...)).

En guise d'exemple, on se reportera aussi aux travaux de Siegfried Jäger (2000 et 2012), dont la *Kritische Diskursanalyse* propose une réflexion sur l'articulation des pratiques discursives non verbales, ou des pratiques non discursives, avec les pratiques discursives verbales. Au-delà du « dualisme » foucauldien, il importe de considérer l'interdépendance des discours et des pratiques non discursives, qu'il s'agisse de l'espace où ces différents éléments sont amenés à interagir ou du processus de la mise en relation de pratiques discursives véhiculant des savoirs (*diskursive Praxen*, parler et penser sur la base de savoirs) et d'actions conçues comme des pratiques discursives non verbales ou des pratiques non discursives (*nichtdiskursive Praxen*, agir sur la base de savoirs). Siegfried Jäger nous invite également à être attentifs au monde des matérialités ou de la réalité, c'est-à-dire aux matérialités ou produits (*Sichtbarkeiten*), aux objets (*Gegenstände*) ou encore aux manifestations visibles (*Vergegenständlichkeiten*) de savoirs (discours). Les matérialités (produits, objets) doivent être comprises comme des manifestations des savoirs et des activités liées à leur transmission. D'où l'exigence d'études à la fois empiriques et pourvues d'une dimension critique – celle-là même qui est d'ordinaire inhérente à l'analyse du discours qui scrute les traces laissées par l'exercice du pouvoir dans un environnement historique et socio-culturel donné.

Les enjeux – d'ordre essentiellement épistémologique, au vu de l'évolution des théories de la pensée, et sociétal – sont importants, tout particulièrement dans le domaine de la littérature et des arts. Après le structuralisme flamboyant, sommes-nous face à des approches mettant en avant le contexte historique ou social et cultivant le dialogue, non seulement avec l'herméneutique et la poétique, mais encore avec la sociologie (par exemple de la littérature) ? Y verra-t-on le retour du pendule ou dira-t-on, plutôt, que nous avons désormais les moyens de dépasser l'opposition entre le repérage de traits de littérarité qui seraient immanents au texte et l'histoire (traditionnelle) de la

littérature, qui peut rater le grain du texte ? Grâce à une dissociation des niveaux d'analyse et l'attention portée non seulement au style et à la stylisation, mais encore à des niveaux de pertinence plus englobants : le monde du livre-objet, dans sa matérialité, l'institution culturelle, les politiques culturelles et leur implication dans le devenir des formes signifiantes, quand des déterminations et contraintes (par exemple génériques) rencontrent de nouvelles potentialités du sens. La « scientificité » des approches, au sens où l'on pouvait comprendre ce terme pendant la période structuraliste, n'est-elle pas réinterrogée et repensée, non point dans le sens d'un abandon des ambitions théoriques, qui seraient devenues « suspectes », comme semble le penser Mircea Marghescu en 2012, mais comme nouvel enjeu sociétal ?

Si nous nous inspirons librement de Jacques Fontanille (2009), nous pensons la sémiotique comme une pratique : la pratique est (i) scientifique (production de modèles théoriques), (ii) artistique (si l'on confère au mot « arts » un sens élargi) et (iii) technique. La pratique est artistique dans la mesure où elle est sociale, c'est-à-dire mise en œuvre par un sujet collectif, voire impersonnelle, en relation avec des normes et une tradition, qu'elle peut être amenée à bousculer ; elle participe ainsi d'une esthétique et d'une éthique. Enfin, elle est technique à travers des « applications concrètes ».

Dans ce cas, il ne s'agit plus de subordonner l'expérience au savoir, comme le propose Aristote dans le chapitre I de la Métaphysique. L'expérience signifie à l'intérieur de la pratique. Enfin, la pratique préserve les sciences humaines de la tentation de l'épistémologie spéculative et de l'empire du concept.

C'est sous ces conditions que les humanités ont de nos jours un rôle éminent à jouer, entre pratique théorique, artistique et technique ou, mieux, à leur jonction. La pratique scientifique a une fonction de contrôle (cohérence et adéquation). La pratique artistique interroge les changements sociétaux et culturels du point de vue des valeurs investies ; subversive, elle détourne et elle renouvelle les praxis codifiées et les représentations doxiques. La pratique technique vérifie la faisabilité concrète.

Pour que les modélisations relèvent les défis caractéristiques de la contemporanéité, en particulier les défis technologiques résultant d'une large emprise du numérique, mais aussi les défis liés à l'impact de plus en plus déterminant des activités humaines sur la biosphère (une accélération incomparable de la pression anthropique qui caractérise l'entrée dans l'Anthropocène, au moins depuis les années 1950), elles doivent satisfaire à trois conditions majeures.

Tout d'abord, dans la mesure où les humanités sont confrontées à du vivant (des comportements, des actions, des passions, des valeurs, dont les productions culturelles sont des manifestations nécessairement locales), elles doivent ménager le passage du passé vers le futur, en se donnant les moyens de rendre compte de *morphodynamiques* (évolution des formes signifiantes). L'approche dynamiciste permet seule de rendre compte des mutations (les évolutions technologiques, de nouvelles manières d'habiter le monde...) (Fontanille 2015b) et de combattre l'idée de tout de sens (sémiotiques-objets) stabilisés une fois pour toutes.

Globalement, les sciences humaines doivent considérer la reconversion incessante d'invariants temporaires en variétés : il s'agit avant tout de redéployer à partir des invariants manifestés (par exemple des pratiques canoniques : ainsi, appréhender les œuvres

d'art exposées dans un musée à travers des visites guidées) l'éventail des possibles (ainsi, envisager de nouvelles formes de visite grâce aux tablettes tactiles ou à *Google Arts & Culture*). Les humanités ont ainsi pour mission d'être disponibles, d'accueillir et de faire signifier les changements (sociétaux, culturels, économiques, au niveau du vivant et du vivre-ensemble...), mais aussi de les appeler, de les solliciter. Elles accomplissent leur rôle en *s'ajustant* à la situation sémiotique, mais aussi en agissant sur elle.

Or, la conservation/patrimonialisation, l'archivage et la transmission permettent à la fois de considérer le passé des réalisations et de montrer en quoi celles-ci engagent le futur. Ils correspondent à la deuxième condition.

Ainsi, la patrimonialisation, dont les visées sont identitaires (Charles-Dominique 2013), et l'archivage nécessitent des analyses de textes (verbaux, visuels, musicaux, architecturaux...) par des linguistes, des historiens de l'art, des sémioticiens ..., mais aussi des traitements spécifiques par changement de support ou de médium, de format, de média (par exemple à travers la numérisation (Bachimont 2008 et 2014 ; Musiani/Schafer 2017). La patrimonialisation confère aux textes une assise culturelle qui leur permet de perdurer. Ainsi, la notion d'œuvre est indissociable d'un processus de « canonisation » qui est éminemment socioculturel. L'œuvre devient une forme signifiante apte à donner aux contenus et formes de l'expression qu'elle englobe un statut socioculturel, en relation avec des domaines (art, littérature, etc.) et des classifications qui témoignent de processus de valorisation toujours situés. On sait bien que la connotation sociale est fonction des cultures et des époques : dans le sillage de J. Lotman, mais aussi d'Algirdas Julien Greimas et de Joseph Courtés (1979 : 214), on rappellera que des textes reçus comme religieux au Moyen Âge sont considérés comme littéraires de nos jours.

La *transmission* s'insère dans une chaîne, tout comme la patrimonialisation. Elle est nécessairement une re-transmission, c'est-à-dire une reprise de textes, de documents... antécédents, qu'elle reconfigure. La re-prise *modifie* le sens, plus ou moins, « réénonce », en convoquant les formations signifiantes antécédentes tout en donnant prise à la nouveauté, en faisant surgir de l'inattendu (à travers une recontextualisation, un nouveau format, une relocalisation, etc.; cf. Fontanille 2020).

La patrimonialisation – en particulier quand elle est en accord avec une « phénoménologie de la mémoire et du passé » (Bachimont 2012) –, l'archivage et la transmission satisfont ainsi à une des conditions qui rendent possible une action concrète (intervention du chercheur-acteur), qui (re)configure le paysage culturel, en partie au gré des politiques culturelles qu'elle contribue à (re)façonner.

Pour répondre aux attentes de la société contemporaine, les humanités doivent satisfaire à une troisième condition, strictement complémentaire.

Les humanités sont en phase avec les défis du monde contemporain à condition de penser – de décrire, d'expliquer, voire de susciter – de nouvelles modalités de l'être avec l'A/autre – objet ou humain... – et du vivre ensemble.

Quels sont alors les principes de rationalité sous-tendant des régimes de sens ? Telle est une des questions fondamentales que les sciences humaines doivent se poser face à un monde globalisé qui ressent de plus en plus le besoin d'une « écologie du local » qui combatte les dérèglements tout en échappant au protectionnisme et en maintenant intacts les échanges et le flux du sens. Il faut être créatif et imaginatif, il faut accompagner

les changements de paradigme quand les certitudes les mieux établies sont ébranlées et constamment renégociées ; quand le nomadisme concerne aussi le monde des idées ; quand les transversalités affectent tous les domaines du savoir, soumis à des dé- et des re-territorialisations, au sens où l'entendent Deleuze et Guattari (1980).

Le plus simple serait sans doute de faire appel au modèle de la narrativité, tel qu'il a eu cours à l'apogée du structuralisme et tel qu'il continue à être régulièrement convoqué de nos jours. En quoi – sous quelles conditions et avec quels ajustements – la narrativité garde-t-elle, au XXI^e siècle, son pouvoir explicatif ? Dans quelle mesure le modèle du récit, bâti sur les notions d'acteur (permanence), d'unité thématique, d'intrigue (état initial, nouement ou déclenchement, chaîne d'actions successives régie par des relations de causalité, dénouement, état final), de transformation des prédicats et d'évaluation finale (éventuellement structure paradigmatique; cf. Larivaille 1974; Greimas/Courtés 1970 et 1983/Adam 1997 : 46 et seq.) demeure-t-il capable de contenir l'hétérogénéité et l'éclatement des savoirs selon François Lyotard ? Dans *la condition postmoderne* (1979), ce dernier en conteste la validité, se dressant contre les pensées « totalisantes » que sont à ses yeux le structuralisme, la phénoménologie et le marxisme, contre une pensée du progrès remontant aux Lumières. Et pourtant, le récit résiste, à condition d'évoluer (Colas-Blaise 2019a).

Les sciences humaines doivent-elles penser un principe de rationalité alternatif ? Quel sera-t-il ? Il lui incombera au moins de réinterroger la notion d'*action efficace* à la suite de Bruno Latour : il s'agit de rétablir face à l'action « efficace » le droit du hasard et du détour, qui impriment leur marque au processus de l'invention. Mais aussi de revoir les relations de « forces ». Le faire efficace est concurrencé par un faire qui est simultanément *un faire faire* et un *être fait* : « les carnets que je fais écrire me font faire ce que je suis » (Latour 2010). « Agir et être agi sont les deux faces d'une même réalité.[...] écrit Michel Callon (2006). Agir, ce n'est pas nécessairement former des intentions et les suivre, agir, c'est fabriquer des différences inattendues ». L'action est « composée, dispersée, reprise, déviée, relancée ».

Des devenirs, des différenciations, des déviations et la production de lignes créatrices, de lignes de force et de (dé-)subjectivation, au sens où l'entendent Deleuze et Guattari : les sciences humaines doivent montrer comment un imaginaire de l'action transitive d'un sujet en quête d'un objet, soutenue par un programme strictement vectorisé, est combattu par, et cède la place à une pensée de la différenciation, voire des écarts et des interstices (Jullien 2012). La sémiotique tensive (Fontanille/Zilberberg 1998) nous donne les moyens conceptuels de rétablir la continuité contre la segmentation et la saisie d'unités discontinues, de nous ouvrir à la gradualité de l'intensité sensible, aux différences de tempo, aux accélérations et décélérations, aux variations de tonicité, ainsi qu'aux degrés de l'extensité intelligible, c'est-à-dire aux manières d'occuper l'espace et le temps.

Agir et être agi : on le voit, il faut capter des styles expérientiels ou manières de faire l'expérience de l'être avec l'A/autre. On peut jeter les bases en dégageant les styles expérientiels de la collaboration, de la collectivisation, de l'individualisation et de l'isolement (Colas-Blaise 2012), en relation avec des régimes de sens qui font une plus ou moins large part à la nouveauté (notamment, le bricolage, l'hybridation) et des pratiques met-

tant en œuvre des degrés d'intensité auto-adaptative et d'étendue hétéro-adaptative (accident, procédure, routine, conduite, habitude, rituel, protocole ; Fontanille 2010). Mais il y a plus : il faut également être attentif aux forces et aux poussées qui mènent un anté-sujet et un anté-objet vers leur cofondation dans la perception (Bordron 2011), à ce qui sous-tend les échanges et les interactions : l'attachement et l'intéressement (au sujet de l'intéressement, cf. aussi Akrich/Callon/Latour 1988 ; cf. également Latour 2000 pour l'attachement), la préhension au sens deleuzien du terme (Akrich/Callon/Latour 1988 : 105 et seq.) et l'appropriation. L'appropriation présuppose l'attention et le tri ; ils ont alors besoin de la médiation du corps.

Désormais, on ne se contentera plus de penser un sujet compétentialisé selon le devoir-, le vouloir-, le pouvoir-, et le savoir-faire-, qui cherche à se conjoindre avec un objet de désir, la validité de son action étant établie par un destinataire garant des valeurs, manipulateur et juge (Greimas/Courtés 1979). Il ne suffira plus de reconduire le modèle du récit. Si les antagonismes et, plus largement, le principe polémique impliquant un sujet et un antactant ou anti-sujet sont mis en avant, notamment dans une situation de crise (Morin 1976 : 150 – « Ainsi l'interrelation la plus stable suppose que des forces antagonistes soient à la fois maintenues et neutralisées. A la différence des équilibres thermodynamiques d'homogénéisation et de désordre, les équilibres organisationnels sont des équilibres de forces antagonistes. Et, toute relation, ergo toute organisation, tout système comporte, produisent de l'antagonisme »), les sciences humaines sont invitées à penser aussi la tension primitive entre vouloirs contraires, à remonter vers le soubassement d'une instance sensible et perceptive dotée d'un corps, voire vers cette attitude diathétique encore puissancielle (Bordron 2012) qui est d'abord interrogation et qui, dirons-nous, correspond à un être-au-monde primitif, avant que l'instance perceptive ne se dresse devant le monde et ne finisse par être dans le monde (débrayage objectivant grâce au langage symbolique).

Les sciences humaines peuvent commenter et susciter ces mutations, qui sont également d'ordre épistémologique, de plusieurs façons différentes. Nous n'en retiendrons que trois, en commençant par la déterritorialisation selon Deleuze et Claire Parnet (1977 : 47) :

La ligne de fuite est une déterritorialisation. [...] Fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau... Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie.

Le principe de rationalité alternatif que nous recherchons peut alors être précisé : il s'agit d'un modèle de connectivité, dont le réseau est la forme la plus stimulante. La pensée réticulaire – « le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature » (Deleuze/Guattari 1980) – peut mettre en avant l'équivalence des positions contre les relations transitives, hiérarchiquement organisées, les interactions et les échanges. Le réseau est polycentré, non polarisé (cf. Mortin 1980, 2 : « [...] au lieu d'émaner d'un

poste émetteur, il [le polyréseau] émane de partout et de tous ses récepteurs », sinon acentré : « Non pas en arriver au point où l'on ne dit plus je, écrivent Deleuze et Guattari (1976 : 7), mais au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je. Nous ne sommes plus nous-mêmes. [...] Nous avons été aidés, aspirés, multipliés ».

Est-ce suffisant ? Bruno Latour pousse la réflexion plus avant. D'abord, en réinterrogeant la notion de rhizome à la lumière non plus de la seule théorie de l'acteur-réseau, mais surtout des notions d'intéressement (cf. Akrich/Callon/Latour 1988) et d'attachement :

Les réseaux – les rhizomes – permettent non seulement de distribuer l'action, mais aussi d'opérer des détachements et des arrachements à la proximité et, inversement, des rattachements au lointain. Très efficaces pour redistribuer les forces, les réseaux, [...], ne le sont plus du tout pour renouveler la théorie de l'action propre à chacun des nœuds. L'addition du mot « acteur » pour former l'hybride acteur-réseau n'a pas eu l'effet escompté puisqu'on collait l'une sur l'autre deux théories de l'action, l'une venant de la détermination et de la structure, l'autre de la liberté et de la subjectivité. Passer aux réseaux d'attachements devrait permettre de conserver du réseau son effet de distribution mais de refondre entièrement la nature et la source de l'action. L'attachement désigne à la fois ce qui émeut, ce qui met en mouvement, et l'impossibilité de définir ce faire faire par l'ancien couplage de la détermination et de la liberté (2000).

Ensuite, en remontant vers l'amont des « projections », c'est-à-dire des ordonnancements et des stabilisations du sens, et en plaidant pour les trajectoires :

En pratique, les données (ou mieux, ce qu'il faudrait vraiment apprendre à nommer les « obtenues ») captent toujours des connexions (colonnes d'un tableau de chiffres, série de phrases, images mises côte à côte, graphes, etc.). Ce sont ces connexions qui sont ensuite projetées selon des formats divers et qui donnent alors l'impression de décrire un espace et un temps (en fait toujours un espace-temps, c'est-à-dire un parcours ou une trajectoire). L'argument (philosophique, mais peu importe ici) est qu'il ne faut pas confondre la projection avec la connectivité : les données sont plus riches en connectivité que les projections (forcément limitées) par lesquelles on les ordonne. C'est une autre façon de dire qu'il ne faut pas confondre la carte (les projections) avec ce que l'on a obtenu du territoire, ou, qu'il ne faut pas confondre le récit (qui n'est jamais qu'un autre format de projection) avec la trajectoire. Pour faire simple, la projection n'est pas le trajet par lequel on a rassemblé les connexions. [...] On comprend bien que le choix du fond de carte ou de la trame de récit sur laquelle projeter cette connexion soit une décision seconde après l'établissement du rapport établi par la ressemblance repérée dans les données. L'ordre est toujours le suivant : identifier un jeu de données, puis repérer les connexions, ensuite reconstituer un parcours, imaginer une projection, et enfin, choisir des cartes et/ou des récits (2014).

L'essentiel est là : le modèle du récit n'est pas dépassé, mais le récit correspond à un mode d'organisation qui intervient à la fin d'un processus. Il nécessite, dirons-nous, l'opération du débrayage (« projection ») et les cadres – la grammaire, les règles – d'un langage symbolique. En amont, il faut restituer le territoire, moins comme une donnée que comme le résultat (toujours provisoire) d'un être au/devant/dans le monde, d'une expérience sensible à la base de la production d'une sémiotique-objet signifiante. L'environnement se transforme en milieu de vie à travers ce processus même. Un milieu qui se construit de proche en proche à mesure que des lignes de vie se tissent, se croisent, s'enchevêtrent, se nouent.

Les sciences humaines doivent être sensibles aux nouvelles modalités du vivre-ensemble, de l'habiter, qui est traçage. Telle est l'idée développée par Tim Ingold : il ne s'agit plus de montrer comment la nature est occupée et réduite à un « autour » ; il faut au contraire rendre compte des multiples façons de le transformer en un « entour » fait de participations, la différence entre un extérieur et un intérieur, un dehors et un dedans étant battue en brèche. Les êtres doivent « tram[er] leurs propres cheminements le long du maillage [du monde] » (Ingold 2011-2013), prenant conscience d'une « écologie de la vie ». C'est défendre l'idée de la relationalité, dénoncer l'insuffisance du réseau et des flux techniques et militer pour les trajets et les itinéraires, pour un maillage (*wayfaring*) de lignes tracées « le long de nos pratiques », que nous habitons (pour une critique du réseau, cf. le chapitre « Point, ligne, contrepoint : de l'environnement à l'espace fluide » (in *Marcher avec les dragons* [2013] et *Une brève histoire des lignes* [2011])).

Il incombe ainsi aux sciences humaines de mettre en regard et de discuter trois modes de connaissance : un premier qui cherche à appréhender la réalité en moulant les relations entre les sujets et les objets sur les cadres de la narrativité ; un deuxième, qui fait remonter au soubassement sensible de l'agir et de l'être agi et à une connectivité généralisée, au mouvement et au flux, en deçà de la projection de l'ordre narratif (au sens large), c'est-à-dire du débrayage objectivant et stabilisateur ; un troisième, enfin, qui s'inscrit dans le prolongement du deuxième : la mise en avant de ce que Tim Ingold appelle le système de savoir de l'« habitation » vs celui de l'« occupation ». Tim Ingold (2011–2013 : 119) écrit ceci :

Cette réflexion nous conduit finalement à ce qui fonde la différence entre ces deux systèmes de savoir, celui de l'habitation et celui de l'occupation. Pour le premier, les chemins de la connaissance se développent de manière continue dans le monde : littéralement, le marcheur « apprend en marchant » (Ingold, 2000, p. 229-230), sur la ligne tracée par le voyage. Pour le second, la connaissance s'appuie sur une distinction radicale entre la mécanique du mouvement et la formation du savoir, ou entre la locomotion et la cognition. Alors que la première *coupe transversalement* le monde de point en point, la seconde *construit*, à partir d'un agencement de points et des informations qui y ont été collectées, un assemblage intégré.

L'évolution des conceptions du texte témoigne tout particulièrement de ces mutations : après le texte tout de sens cohésif et cohérent, tel que pouvaient le penser les structuralistes, nous sommes passés au texte-énoncé qui « manifeste » une pratique et les niveaux

supérieurs d'un parcours génératif de l'expression (Fontanille 2008; cf. le contexte (ou environnement) non seulement naturel, mais encore socio-culturel, économique, politique, institutionnel). L'accent se déplace sur les textualisations c'est-à-dire sur des pratiques de construction du texte ouvertes, qui sont attentives à la genèse et à la gestation du sens, l'approche dynamiciste (re)traçant un devenir des formes sémantiques. Enfin, la pensée réticulaire impose une conception du texte largement différente : celle de l'hy-pertexte numérique. Éric Sadin (2004) en propose une description révélatrice des choix épistémologiques :

[textual GPS> Le principe de son instauration se fonde prioritairement sur le constat primordial que les transmutations contemporaines, non seulement ne représentent pas des phénomènes transparents, neutres, ou pire encore exogènes à la pratique poétique, mais qu'elles l'engagent dans l'obligation d'intégrer ces événements comme *des éléments constitutifs du registre général de l'écriture*, et davantage encore, de les considérer comme des *événements internes* aux données multiples qui tissent la trame fluide de ce qui est nommé langage : « *La langue est, selon une formule de Weinreich, une réalité essentiellement hétérogène* ». L'enjeu consiste à élaborer, à l'intérieur du cadre approprié de l'agence_d'écriture^S, les conditions possibles d'une cartographie fluide des multiples stratifications de la textualité, par des méthodologies adéquates, capables ensuite de susciter la projection d'architectoniques informées aux ramifications multiples (Les italiques sont dans le texte).

On le voit, dans une perspective dynamiciste, la notion d'événement est essentielle (Colas-Blaise 2019c), surtout si elle se conjugue avec celles de stratification, de ramification et de multiplication. Il s'agit, avant tout, de préserver la fluidité du flux de sens, de rendre possible et de gérer le surgissement du nouveau contre les cristallisations du sens immuables.

3. Le nanoart et les nanosciences : création, invention, révolution

Enfin, les sciences humaines du contemporain doivent cultiver le dialogue non seulement avec les sciences sociales et les sciences technologiques, mais encore avec les sciences de la nature, les sciences logico-mathématiques, les sciences expérimentales.

Sur quelles bases une vraie complémentarité est-elle possible, qui réinterprète la circulation au sein de la pensée scientifique de la Grèce antique, qui précéda la défiance vis-à-vis du *muthos* et des passions (Bryon-Portet 2010) : en gros, avant le dualisme « sensible » vs « intelligible » introduit par Platon (chez qui, pourtant, les mathématiques côtoient encore la musique et l'architecture) ou encore avant Aristote (même si ce dernier se penche également sur la physique et la métaphysique, sur la logique et la rhétorique, celle-ci – l'art du discours dans l'espace public – pouvant servir de liant)

(ibid.). Une réinterprétation qui doit se faire à la lumière de la scission entre les sciences exactes et les sciences humaines que Hans Ulrich Gumbrecht situe au XIX^e siècle.

Une étude de cas, centrée sur le nanoart et les nanosciences, visera à mettre les hypothèses à l'épreuve d'un exemple concret : les œuvres nanoartistiques du Japonais Susumu Nishinaga.

Grâce au microscope électronique à balayage, l'artiste produit des images scientifiques de pétales de fleurs, de champignons, de vaisseaux sanguins, etc. (cf., par exemple, Susumu Nishinaga, *Kidney Glomeruli*). L'artiste colorie un micrographe produit par un microscope à balayage électronique [SEM]. On voit sur l'image deux glomérules de couleur rose entourés par le tissu d'un rein qui les supporte. Les cellules podocytes dont est formée la couche externe de ces glomérules contribuent à former une barrière de filtration des reins ; la couche externe couvre une boule intérieure de capillaires [Colas-Blaise 2019b]). À l'aide de l'ordinateur, il les peint de couleurs vives.

Ces œuvres adressent aux sciences humaines – tout particulièrement à la sémiotique – au moins trois questions :

- En quoi la confrontation avec la machine reconfigure-t-elle le geste énonciatif, entre contraintes et nouvelles potentialités ? La prothèse (Eco 1997 : 503–505) donne-t-elle lieu non seulement à une extériorisation du pouvoir-faire (à ce sujet, cf. Leroi-Gourhan 1965), mais encore à une expérience inédite du corps-à-corps avec la machine, à une nouvelle forme de corporalité – on parle de « corps augmenté » – qui débouche sur une nouvelle écologie des gestes ?
- Comment une typologie des gestes peut-elle se construire sur une meilleure compréhension de la technologie (le nanoart fait intervenir le microscope électronique à balayage, le microscope à force atomique [AFM] ou le microscope à effet tunnel [STM], qui agrandit à raison d'un million de fois [alors qu'un microscope normal agrandit jusqu'à mille fois ; le nanomètre, quant à lui, équivaut à un milliardième de mètre]) ?
- Enfin, dans quelle mesure l'esthétisation des images digitales passe-t-elle par une fictionnalisation, qui établit un lien de ressemblance (et non d'identité) avec la réalité « donnée » ?

La fabrication des images nanoartistiques visées ici implique au moins trois niveaux de pertinence, dont celui de la création artistique qui signifie à l'intérieur d'un projet *d'esthétisation du vivant*. Ainsi, dans certaines images de Susumu Nishinaga, la capacité de seuillage et de discrétisation du regard (Groupe μ 2015) est soutenue par l'application de la couleur. Le travail sur les chromèmes concerne les degrés de luminance ou de dominance chromatique. S'ajoute alors à l'intensification des forces lumineuses la plasticité des plis texturaux du visible, des volumes. Celle-ci doit s'ajuster au support, ici photographique. L'esthétisation du vivant amplifie une tendance générale à saisir la beauté propre aux organismes vivants, voire à la réenoncer en la fictionnalisant.

En même temps, à un deuxième niveau de pertinence, il faut reconsidérer ces œuvres du point de vue de leur *force inventive*. De la même manière que les poètes peuvent inventer le vers libre (Bertrand 2015), les artistes du nanoart inventent une nouvelle forme

d'expression qui fait appel, plus particulièrement, à l'ordinateur et au microscope. D'où, à ce deuxième niveau, une réflexion sur le rapport entre l'homme et la machine, qui vise à dépasser la dichotomie coutumière « aliénation (par la machine [déshumanisation]) / désaliénation ». On constate un changement épistémologique majeur : une théorie des prothèses permet d'envisager l'idée de la commensurabilité, voire de la consubstantialité – de la cofondation – de la machine et de l'homme.

C'est à ce deuxième niveau, précisément, que le dialogue avec d'autres sciences peut s'instaurer le plus aisément : dira-t-on que le numérique ne fait que renforcer le pouvoir de réconciliation des sciences humaines et des sciences exactes qui a été reconnu à la communication au XX^e siècle (cf. par exemple les travaux de Marshall McLuhan ou de Régis Debray) ? Contribuant à une meilleure compréhension des mécanismes propres au nanoart, le dialogue peut s'instaurer autour d'une typologie du geste (Colas-Blaise 2019b) qui montre en quoi une gestualité déléguée à un périphérique mécanique prend la forme de la reconnaissance tactile des matières par le microscope (reconnaissance au sens de « reconnaître un terrain » par la pointe du microscope) ; en quoi la tra(ns)duction graphique est rendue possible par des convertisseurs – des « effecteurs » (Luciani, 1996 : 82), dont l'interface et la surface écranique.

Surtout, si le point de vue de l'invention – du *risky thinking* selon Hans Ulrich Gumbrecht – facilite le dialogue entre les sciences, c'est parce que la notion d'invention est liée à sa capacité à rendre compte de la part de hasard, d'imprévu et d'aléa que comporte toute recherche – y compris la méthode expérimentale d'un Claude Bernard – ainsi que du poids de l'imagination (cf. Simondon 2016). On parlera de l'invention d'un nouveau théorème par Thalès, dont on peut souligner l'élégance.

Un troisième niveau de pertinence permet de renforcer l'interconnectivité des disciplines scientifiques. Selon le philosophe des sciences Thomas Kuhn, la connaissance scientifique elle-même doit être mise en résonance avec des conceptions religieuses, philosophiques ..., c'est-à-dire, des formations culturelles marquées par des régimes de croyance. D'où la nécessité d'une historicisation de la connaissance qui conduit Kuhn à dégager des paradigmes, définis comme les « découvertes scientifiques universellement reconnues » (1983 : 11), qui influencent les savants. Le passage entre les paradigmes ne s'opère pas de façon continue, mais par des mutations brusques, des crises, des « ruptures épistémologiques », dirait Bachelard (même si, d'après lui, elles ne sont pas radicales). Pour Kuhn, si les anomalies sont de faible intensité, elles sont résorbées par la « science normale » ou « ordinaire » ; si elles sont intenses, elles provoquent des « révolutions scientifiques », telles les révolutions copernicienne, newtonienne ou einsteinienne. En l'occurrence, la nanoart relève du changement de paradigme qui caractérise l'art contemporain et, plus particulièrement, l'art numérique et l'art médié par les machines.

C'est à ces conditions que le dialogue avec les technologies et les sciences exactes peut se révéler enrichissant. Beaucoup de disciplines, en particulier la sémiotique greimassienne structuraliste, qui a voulu dégager jusqu'au soubassement logique des contenus investis dans un texte, mise avec succès sur la solidité du bagage conceptuel et sur le pouvoir des modélisations pour combattre l'approximation et le vague. Est-il alors possible de concevoir un continuum entre les disciplines en sciences humaines les plus « artis-

tiques » et les disciplines les plus « scientifiques » ? De l'autre côté, sans doute la notion même de science « exacte » doit-elle être revue ou redéfinie, à la lumière, par exemple, de théories telles la théorie de la relativité d'Einstein, qui met en avant l'importance du sujet observant et des instruments de mesure, ou encore à la lumière des travaux de Karl Popper sur le concept de falsifiabilité. Les sciences exactes sont-elles à l'abri des approximations et de la perfectibilité ?

Tel est donc l'enjeu majeur : pouvons-nous dépasser la

dichotomie [qui] s'établit entre les sciences humaines, qui explorent notamment le champ symbolique, utilisent généreusement l'outil métaphorique, intègrent des activités d'imagination et d'interprétation, et dont les sujets d'étude sont soumis à une certaine approximation de par leur relatif subjectivisme, et les sciences dites exactes, dans le cadre desquelles la spéculation doit être validée par l'expérience, puis par l'expérimentation, et qui ne laisse nulle place à l'onirisme ni à l'herméneutique ? (Byron-Portet 2010)

Complémentarité oui, collaboration, oui, nous risquons-nous à dire, mais il faut mettre en garde contre les emprunts irréflechis. Même si l'on ne parle pas avec Alan Sokal et Jean Bricmont (1997) *d'Impostures intellectuelles* à propos de l'« abus réitéré de concepts et de termes provenant [au sein des sciences humaines] des sciences physico-mathématisées », les sciences humaines et les sciences exactes doivent garder leurs spécificités.

Concrètement, quelle est alors la tâche des sciences humaines face aux nanosciences ? Mon hypothèse est qu'elles doivent veiller à articuler les trois points de vue – celui de la création artistique (qui les caractérise, même si Genrich Saulovich Altshuller – méthode TRIZ : *Théorie de résolution de problèmes inventifs* – cherche à formaliser la créativité elle-même), celui de l'invention et celui du changement de paradigme. C'est à ce prix qu'il est possible d'évaluer la portée subversive du geste de création locale, qui peut critiquer (au sens étymologique du terme) et renouveler les questionnements et les représentations doxiques (cf. le *risky thinking*)

L'œuvre « Pantoufle pour animaux pantouflards » (*Pantoffel für Pantoffeltierchen*) de l'artiste allemande Grit Ruhland permet de le vérifier. Elle a été réalisée à Dresde, à l'Institut Max Planck de biologie cellulaire et de génétique. L'artiste conceptuelle, qui s'intéresse à la perception, à la cognition et à la communication, explique dans une conférence à Paris, le 29 décembre 2009, comment elle a réalisé une microsculpture dont l'œil humain n'aperçoit que des images microscopiques, en ajoutant une soixantaine de couches au laser sur une image numérique blanche et en enlevant de proche en proche ce qui n'appartient pas à la sculpture (elle choisit la voie ascendante du nanoart). (Cf. un geste consistant à dessiner la Tour Eiffel sur une surface par oxydation, à l'aide d'un microscope à force atomique, le trait ayant une largeur de 20nm.)

Le pouvoir de subversion du nanoart devient manifeste à travers son rapprochement avec le dispositif scientifique des nanosciences. On peut lire sur le net que Grit Ruhland souhaite mener une réflexion sur le non-sens et sur l'absurde inhérents, selon elle, aux

nanosciences (cf. <http://nanoscienceart.blogspot.lu/2009/12/grit-ruhland-pantouffles-pour-animaux.html>).

Plus particulièrement, la réalisation de Grit Ruhland mérite d'être confrontée avec des recherches telles celles, financées par l'Agence Nationale de la Recherche en France, qui consistent à fabriquer un analogon du moteur du flagelle de la bactérie *Escherichia coli* (Guchet 2010). Il s'agit de modifier les bactéries de telle sorte qu'elles produisent en masse des protéines qui sont à la base de la rotation du moteur de leur flagelle. Ces protéines doivent s'auto-assembler sur la surface biomimétique comme elles le feraient sur la membrane bactérienne.

Pantoffel für Pantoffeltierchen peut être compris pour lui-même, en vertu d'une écologie du local qui est une écologie du geste de création ; mais il doit aussi être évalué à l'aune du dispositif nanotechnologique, qui redéfinit le rapport de l'homme à la matière et peut en cela être qualifié de révolutionnaire. Ce qui est en jeu, dans ce dernier cas, c'est en effet moins la fabrication de quelque chose (d'une machine, par exemple) que le *pilotage* de processus d'auto-assemblage par la matière qui imitent des processus naturels (les sciences sont requalifiées en pratiques de gestion). On assiste à l'émergence d'une « nouvelle forme sociale d'humanité », écrit Xavier Guchet (*ibid.* : 87).

Conclusion

Au terme de ce parcours, nous pouvons avancer que, pour que les humanités aient un avenir, il faudra que les chercheurs-acteurs, à la fois sujets cognitifs et instances sensibles, mettent en œuvre des pratiques de recherche à *la fois* scientifiques, artistiques et techniques.

D'une part, face à la création artistique ou littéraire, ils doivent rendre compte des spécificités du système interne (cohésion interne), en proposant une modélisation qui respecte le critère de l'adéquation. On peut parler d'écologie du geste de création, voire d'écologie du *local*, cela tout en prenant en considération les politiques culturelles, les choix institutionnels, économiques, etc., qui rendent les sémiotiques-objets archivables et transmissibles.

D'autre part, tout en évitant le piège que représenterait le figement d'un régime d'autorité (pouvoir du concept), au détriment d'une morphodynamique, les chercheurs-acteurs doivent *généraliser*, en passant à des niveaux plus englobants (cohérence ; méta-modélisation). Mais ils doivent aussi *complexifier* le problème posé, la crise ouverte par des pratiques de création et des inventions inédites et mesurer les conséquences en termes de renouvellement des paradigmes. C'est à ce prix que les chercheurs-acteurs satisfont aux exigences d'une éthique et d'une esthétique de la responsabilité.

En même temps, il nous semble qu'une condition majeure doit être remplie : le chercheur-acteur doit pouvoir faire dialoguer plusieurs disciplines, à l'image du sémioticien, qui, dès la création de la sémiotique, forge ses concepts à l'entrecroisement des sciences du langage, de l'anthropologie et de la sociologie. La pluri- ou, mieux, l'interdisciplinarité serait-elle la seule à même de rendre compte du nouvel « humanisme » qui prend forme actuellement : le nouvel « humanisme » qui, après le structuralisme et le

post-structuralisme, après la fin de l'« imagination sociale » (Knorr Cetina 2004), trouverait ses racines dans la redéfinition du rapport de l'homme à la terre, au vivant, et, plus largement dans une « culture de la vie » ? Selon Karin Knorr Cetina (ibid.), celle-ci se caractérise par une nouvelle centration sur l'individu et ses capacités démultipliées : ainsi, au carrefour entre ingénierie biologique, nanotechnologie, informatique, recherches cognitives et ... sciences humaines, on mettra au compte du biocentrisme la problématique du corps augmenté et du cyborg post-humain.

Désormais, les sciences biologiques nourrissent les « fantasmes » de cette culture de la vie. On le voit, les contours des sciences humaines et sociales sont appelés à se redessiner et leurs choix épistémologiques sont eux-mêmes repensés. Si les humanités sont « en crise », c'est parce qu'elles sont en proie à des mutations. Et la « crise », plus que jamais, est leur ferment.

Bibliographie

- Adam, Jean-Michel (1997) : Les textes, types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue. Paris : Nathan.
- Akrich, Madeleine/Callon, Michel/Latour, Bruno (1988) : À quoi tient le succès des innovations ? Tom. 1 : L'art de l'intéressement ; Tom. 2 : Le choix des porte-parole. Gérer et comprendre. En : Les Annales des Mines, 1, pp. 4–17 et 2, pp. 14–29.
- Bachimont Bruno (2008) : La conservation du patrimoine numérique : enjeux et tendances. E-dossiers de l'audiovisuel « Patrimoine numérique : mémoire virtuelle, mémoire commune ? », Ina expert [en ligne]. www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-patrimoine-numerique-memoire-virtuelle-memoire-commune/la-conservation-du-patrimoine-numerique-enjeux-et-tendance.html.
- Bachimont, Bruno (2012) : Pour une critique phénoménologique de la raison computationnelle. En : Divina Frau-Meigs/Eric Bruillard/Eric Delamotte (éds.) : E-dossier de l'audiovisuel : L'éducation aux cultures de l'information. www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/pour-une-critique-phenomenologique-de-la-raison-computationnelle.html.
- Bachimont Bruno (2014) : Patrimoine et numérique : technique et politique de la mémoire. Paris : INA.
- Bertrand, Jean-Pierre (2015) : Inventer en littérature. Du poème en prose à l'écriture automatique. Paris : Seuil.
- Bordron, Jean-François (2011) : L'iconicité et ses images. Paris : PUF.
- Bordron, Jean-François (2012) : Vie(s) et diathèses. En : Actes Sémiotiques [en ligne], n° 115. www.unilim.fr/actes-semiotiques/2654.
- Bryon-Portet, Céline (2010) : Sciences humaines, sciences exactes. Antinomie ou complémentarité ? En : Communication 28, n° 1, pp. 243–264.
- Callon, Michel (2006) : Les réseaux sociaux à l'aune de la théorie de l'acteur-réseau. En : Sociologies pratiques, n° 13.

- Charles-Dominique, Luc (2013) : La patrimonialisation des formes musicales et artistiques. *Anthropologie d'une notion problématique*. En : *Ethnologies* 35, n° 1, pp. 75–101.
- Colas-Blaise, Marion (2012) : Forme de vie et formes de vie : vers une sémiotique des cultures. En : *Actes Sémiotiques* [en ligne], n° 115. www.unilim.fr/actes-semiotiques/2631.
- Colas-Blaise, Marion (2019a) : Comment penser la narrativité dans l'image fixe ? La « composition cinétique » chez Paul Klee. En : *Pratiques*, n° 181/182.
- Colas-Blaise, Marion (2019b) : Le geste énonciatif et le nanoart : le sens au risque de l'infiniment petit. En : *Media et Information (MAI)* 47 : La communication à l'épreuve du geste numérique. .
- Colas-Blaise, Marion (2019c) : De l'événement de style au style comme événement : dynamique et tensivité. En : *Cahiers de Narratologie* 35 : Le style comme événement. <https://journals.openedition.org/narratologie/9312>.
- Deleuze, Gilles (1988) : *Le pli. Leibniz et le baroque*. Paris : Minuit.
- Deleuze, Gilles/Guattari, Félix (1976) : *Rhizome : introduction*. Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles/Guattari, Félix (1980) : *Mille Plateaux*. Paris : Minuit.
- Deleuze, Gilles/Parnet, Claire (1977) : *Dialogues*. Paris : Flammarion.
- Eco, Umberto (1999) : *Kant et l'ornithorynque* [1997]. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle.
- Fontanille, Jacques (2003a) : Énonciation et modélisation. En : *Modèles linguistiques* XXIV, n° 1, pp. 109–133.
- Fontanille, Jacques (2003b) : *Sémiotique du discours* [1998]. Limoges : Pulim.
- Fontanille, Jacques (2008) : *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- Fontanille, Jacques (2009) : La sémiotique est-elle un art ? Le faire sémiotique comme « art libéral ». En : *Actes Sémiotiques* [en ligne]. www.unilim.fr/actes-semiotiques/3343.
- Fontanille, Jacques (2010) : L'analyse des pratiques : le cours du sens. En : *Protée* 38, n° 2, pp. 9–19.
- Fontanille, Jacques (2015a) : *Formes de vie*. Liège : Presses universitaires de Liège.
- Fontanille, Jacques (2015b) : La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI^e siècle. En : *Actes Sémiotiques* [en ligne], n° 118. www.unilim.fr/actes-semiotiques/5320.
- Fontanille, Jacques (2020) : Re-transmission. En : Marion Colas-Blaise et al. : La question du « re- ». Paris : Éditions Mimésis.
- Fontanille, Jacques/Zilberberg, Claude (1998) : *Tension et signification*. Hayen : Éditions Mardaga.
- Foucault, Michel (1977) : Le jeu de Michel Foucault [entretien avec D. Colas et al.]. En : *Ornicar ? Bulletin périodique du champ freudien*, n° 10, pp. 62–93 (Dits et écrits [1977]).
- Greimas, Algirdas Julien (1970) : *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien (1983) : *Du sens II*. Paris : Seuil.

- Greimas, Algirdas Julien/Courtés, Joseph (1979) : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette.
- Groupe μ (2015) : *Principia Semiotica : Aux sources du sens*. Bruxelles : Impressions nouvelles.
- Guchet, Xavier (2011) : Les nanotechnologies comme dispositif. En : Valentina Tirloni (éd.) : *Du Gestell au dispositif. Comment la technicisation encadre notre existence*. Bruxelles : E.M.E. & InterCommunications, pp. 87–100.
- Ingold, Tim (2000) : *The Perception of the Environment : Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. Londres : Routledge.
- Ingold, Tim (2011) : *Une brève histoire des lignes [2007]*. Trad. S. Renaud. Bruxelles : Zones sensibles.
- Ingold, Tim (2011–2013) : *Une brève histoire des lignes [2007]*. Trad. S. Renaud. Bruxelles : Zones sensibles.
- Ingold, Tim (2013) : *Marcher avec les dragons*. Trad. P. Madelin. Bruxelles : Zones sensibles.
- Jäger, Siegfried (2000) : Theoretische und methodische Aspekte einer Kritischen Diskurs- und Dispositivanalyse. En : Reiner Keller/Andreas Hirsland/Werner Schneider/Willy Viehöver (éds.) : *Handbuch Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse. Tome 1 : Theorien und Methoden*. Opladen : Leske + Budrich, pp. 81–112.
- Jäger, Siegfried (2012) : *Kritische Diskursanalyse. Eine Einführung*. Münster : Unrats.
- Jullien, François (2012) : *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*. En : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232> [preprint].
- Knorr Cetina, Karin (2004) : *Au-delà des Lumières. L'essor d'une culture de la vie*. En : Axel Kahn (éd.) : *Biologie moderne et visions de l'humanité*. Bruxelles : De Boeck.
- Kuhn, Thomas Samuel (1983) : *La structure des révolutions scientifiques [1962]*. Paris : Flammarion.
- Larivaille, Paul (1974) : *L'analyse (morpho)logique du récit*. En : *Poétique*, n° 19, pp. 368–388.
- Latour, Bruno (2000) : *Factures / Fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement*. En : Andre Micoud/Michel Peroni (éds) : *Ce qui nous relie. La Tour d'Aigues : L'Aube*, pp. 189–208.
- Latour, Bruno (2006) : *Efficacité ou instauration ?* En : *Vie et lumière*, n° 270, pp. 47–56.
- Latour, Bruno (2010) : *Prendre le pli des techniques*. En : *Réseaux 5*, n° 163, pp. 11–31.
- Latour, Bruno (2014) : *L'anti-zoom*. www.bruno-latour.fr/sites/default/files/P-170-ELIASSON-GBpdf.pdf.
- Leroi-Gourhan, André (1965) : *Le geste et la parole*. Paris : Albin Michel.
- Luciani, Annie (1996) : *Ordinateur, geste réel et matière simulée*. En : Mario Borillo/ Anne Sauvageot (dirs.) : *Les cinq sens de la création. Art, technologie, sensorialité*. Paris : Éditions Champ Vallon.
- Liotard, Jean-François (1979) : *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- Marghescu, Mircea (2012) : La question de la littérature aujourd'hui. En : Interférences, n° 6.
- Morin, Edgar (1976) : Pour une crisologie. En : Communications 25, n° 1, pp. 149–163.
- Musiani, Francesca/Schafer, Valérie (2017) : Patrimoine et patrimonialisation numériques. En : Reset, n° 6. <https://doi.org/10.4000/reset.803>.
- Nora, Pierre (2000) : Adieu aux intellectuels ? En : Le Débat 3, n° 110, pp. 4–14.
- Renaut, Alain (2008) : De l'utopie à la réalité. La place des sciences humaines et sociales dans les universités européennes. En : Revue internationale d'éducation de Sèvres, n° 49, pp. 31–39.
- Sadin, Éric (2004) : Poésie_atomique. [Écriture & complexités contemporaines]. éc/artS_explorer.
- Simondon, Gilbert (2016) : Imagination et invention. 1965–1966 [2008]. Paris : PUF.
- Sokal, Alan/Bricmont, Jean (1997) : Impostures intellectuelles. Paris : Odile Jakob.
- Winock, Michel (2000) : À quoi servent (encore) les intellectuels ? En : Le Débat 3, n° 110, pp. 39–44.